

† Albert Grenier

OBSERVATIONS SUR QUELQUES LAMPES ROMAINES DE TERRE CUITE.

En rédigeant ces quelques observations pour le volume de *Mélanges* en l'honneur de Jacques Breuer, je ne fais que m'acquitter d'une dette. Ces réflexions m'ont été en effet suggérées par sa remarquable publication, dans l'*Antiquité classique* de 1939 : *Antéfixes romaines trouvées à Sirault (Hainaut)*. Sur l'un des fragments de ces antéfixes, il a reconnu un motif plusieurs fois figuré sur des médaillons décorant des lampes dispersées dans le monde gréco-romain : deux gladiateurs entre lesquels se précipite pour les séparer le *summa rudis*, arbitre. Les noms de ces gladiateurs sont exceptionnellement donnés : à droite, l'hoplomaque ou myrmillo *Popilius*, à gauche le thrace *Sabinus*. Sur quelques-uns des exemplaires de lampes particulièrement complets, les lettres *S. M.* dans le champ signifient, disait très bien J. Breuer, *S(tantes) M(issi)*, fait évidemment peu courant qui avait frappé les spectateurs romains et que représentent les médaillons. *Popilius* est inconnu mais *Sabinus* est un personnage en quelque sorte historique. Son nom figure dans la *Prosopographie de l'Empire romain* (T. III, 153, n° 25). A ce gladiateur sans doute réputé, Caligula avait donné le commandement de sa Garde du corps germanique. Puis *Sabinus* était revenu à la gladiature et il avait été, disait-on, l'un des amants de Messaline ; c'est Messaline qui aurait fait interrompre son combat avec *Popilius*. Les lampes sont, à n'en pas douter d'origine romaine ; c'est par l'une d'elles que provient la décoration des antéfixes de Sirault. J. Breuer n'osait pas l'affirmer. « Comme je ne trouve dans les grandes publications aucune lampe provenant de nos régions et présentant les caractères du modèle de notre antéfixe, écrit-il (p. 29), je me demande si nous n'avons pas à faire à un modèle italien. » J'ai donc cherché, dans le t. XIII, fasc. III, du *C I L*, maintenant paru, n° 10.001, les lampes de Belgique ou de Hollande, du moins celles qui portent une marque. Le *Corpus* en mentionne une huitaine à Bruxelles et une douzaine à Leyde ; à Bruxelles par exemple, n° 10001, 42, *M. Ant(oni)us One(simus)* ; n° 57, *Attusa F(ecit)* ; n° 82 : à Gand et à Liège, *Capito*. Lampes *originis incertae*, dit le *Corpus* ; elles se retrouvent dans des collections de France, Belgique, Hollande, Germanie, Suisse mais, presque toutes, en Italie.

Dans son admirable *Catalogue des Musées du Cinquantenaire*, t. III, 285-290, le baron de Loë énumère une trentaine de lampes parmi lesquelles j'ai été étonné de n'en trouver qu'une portant une marque : *FORTIS*, une autre décorée du motif d'Hercule enfant étouffant les serpents, deux

ou trois encore, simplement ornées d'une palme ou de feuilles stylisées. Dans le *Catalogue du Musée de Mariemont* de M^{me} Faider, M. Renard ne signale, pour la période romaine, que deux lampes, l'une en bronze (R. 39, 31, pl. 51), et une en terre cuite portant la marque *C. Iun(i) Alex(i)* (R. 90, 148 ; cf. Dressel, C I L, XV, 2, 6501, de Rome, très répandue en Sicile et en Afrique, au 1^{er} siècle, à partir de Claude). Je la trouve en Narbonnaise (C. I. L., XII, 5682, 64) avec plusieurs autres exemplaires au Musée de Narbonne (F.O.R., XII, 1959, *Carte arch. Départ. Aude*, 244, n° 21) en Gaule (CIL, XIII, 10001, n° 171) et notamment au Musée de Besançon (L. LERAT, *Catalogue des Collections archéologiques, (Annales littéraires de l'Univ. de Besançon)*, *Les lampes antiques*, 1954, 22, n° 137). La marque de Bruxelles, FORTIS est également représentée à Besançon et en Gaule (CIL, XIII, 3, 10001, n° 136). A Bavai, le chanoine Biévelet m'en signale une demi-douzaine d'exemplaires. FORTIS, dont le nom figure fréquemment à Rome et en Italie (CIL, X, 8052, 1), est un fabricant de la région de Modène où l'on connaît une tuile marquée : *ad fornacem L. Aemili Fortis*. Près de Bologne, une tombe a livré des lampes signées de CRESCENS, FORTIS, VIBIANUS, avec des monnaies d'Auguste et d'Agrippa (*Notizie Scavi*, 1884, 294 et 1891, 144). En Gaule, les lampes portant la marque de FORTIS sont généralement attribuées au II^e siècle mais l'officine avait pu en produire beaucoup plus tôt. On remarquera que la première indication était portée sur une tuile. Le nom de FORTIS n'en apparaît pas moins sur des vases de terre sigillée. On remarque cependant que les marques des lampes ne sont généralement pas les mêmes que celles des vases ; les décors de leurs médaillons, en Italie, n'ont rien de commun avec ceux d'Arezzo, ni en Gaule avec ceux de La Graufesenque. Sur les nombreux graffites où les artisans de cette poterie ont noté les noms des vases qu'ils avaient fabriqués, jamais ne se rencontre la mention d'une lampe. La Graufesenque en a cependant fabriqué au moins à la période flavienne puisque la caisse trouvée non déballée à Pompéi contenait 30 lampes en même temps que 90 vases ornés ; cf. F. HERMET, *La Graufesenque*, p. 260, d'après Donald ATKINSON, *Journ. of Rom. Studies*, IV, 1914, 27-64. L'envoi datait de 79, l'année de l'explosion du Vésuve.

Les vrais potiers, disciples d'Arezzo de la première moitié du 1^{er} siècle, devaient mépriser ce travail plus grossier qui n'exigeait pas le tour ; ils le laissaient au briquetier. Il ne s'agissait en effet que de mouler une nouvelle lampe sur une ancienne mais, comme la qualité principale demandée à une lampe était la solidité et que les parois de celle qui servait de moule étaient assez épaisses, la nouvelle lampe se trouvait d'un calibre plus fort que son moule. A Volubilis (Maroc), M. Ponsich a trouvé une petite lampe en terre cuite entièrement massive qui ne pouvait avoir servi que de moule. A Lezoux, parmi les cent cinquante et quelques fours dont il a trouvé les traces ou les restes dans la ville même et dans un rayon de trois kilomètres alentour, le Dr. Plicque a recueilli près d'un four une quin-

zaine de lampes ou fragments portant la marque SURILIU ou *Surillu(s)*. « Outre les vases sigillés, dit Déchelette (*Vases ornés*, I, 149 et note), on fabriquait encore à Lezoux, des poteries communes de diverses espèces, des lampes, des figurines en petite quantité et d'autres produits céramiques tels que des chenets et, sans doute aussi, des antéfixes. » A proximité des gîtes d'argile particulièrement favorables, Lezoux représentait un vaste ensemble d'ateliers divers dont l'un, au moins, pouvait produire des lampes. Mais la marque SURILIUS ou apparentée ne figure jamais parmi les signatures de potiers de Lezoux. Les Nerviens avaient certainement leurs lampes de bronze ou de terre cuite comme le reste du monde gréco-romain. Peut-être les lampes de terre cuite étaient-elles, chez eux, moins abondantes qu'ailleurs parce qu'ils recevaient moins d'huile mais ils y suppléaient, comme on le fit d'ailleurs, même en Afrique, lorsqu'au ^v^e siècle, l'huile étant devenue rare, on la remplaça par du suif ou des graisses quelconques, dans des récipients un peu modifiés. A Vertault, dans la Côte d'Or, le dernier fouilleur, M. R. Joffroy, a trouvé 22 lampes à graisse qui n'avaient jamais été observées avant lui par les fouilleurs cependant très attentifs de Vertault. Ce sont des lampes avec brûleur central percé d'une ou plusieurs fentes latérales. Il n'y a pas, dit-il, de lampe à huile de type classique. (*Bull. Soc. arch. et histor. Châtillonnais*, 1956, 205-209 ; cf. *Annales Bourgogne* XXXI, 1959, 274).

Indépendamment de la remarque mise par le Corpus XIII, 3, en tête de son chapitre 10001 consacré aux lampes, à savoir que la plupart de ces lampes devaient, vu leur diffusion, être de provenance italienne, j'avais cru pouvoir indiquer, en étudiant les lampes de la Narbonnaise, que ces lampes avaient été importées d'Italie, au moins, celles du premier siècle (F.O.R., XII, *Carte arch. de l'Aude*, 245) car, plus tard, des lampes avaient été également fabriquées à Narbonne et en Gaule. On trouve un exemple certain de la production locale notamment à Vaison où la marque HOSCRI (*L. Hosidius Crispus*) est si abondamment représentée, à Vaison même et dans la région environnante, qu'elle ne peut qu'en provenir. (J. SAUTEL, *Vaison*, II, 1928, n° 1320-1338 ; 2^e éd. 1942, n° 3079, 141 et F.O.R., VII, *Carte départ. Vaucluse*, 1939, 151.)

Si rudimentaire que fût le moulage d'une lampe, le travail, la terre et surtout le four et son chauffage, représentaient une certaine valeur. Même produite en série, une lampe, sans être chère, devait coûter une somme appréciable qui variait naturellement suivant la qualité mais était établie suivant un chiffre courant. Quel pouvait être le prix ordinaire d'une lampe de terre cuite ? C. Jullian, *Hist. Gaule*, V, 268, n. 6 estime qu'une lampe pouvait se vendre un as.

Une inscription trouvée dernièrement sur trois lampes faisant évidemment partie d'un même lot, dans les fouilles d'un camp récemment découvert à Tamusida (Maroc), m'a fait me poser cette question. L'inscription dont je dois connaissance à M. Ponsich qui l'a relevée, donne : *lucernas*

colatas ab asse. Que signifie-t-elle ? D'autres textes analogues mais non identiques sont connus, dans l'Afrique du Nord et de basse époque : III^e ou même IV^e siècle. Dans son rapport, M. J. Lassus, Directeur du Service des Antiquités (*Libyca*, 1959, 2, 238), en cite trois trouvées à *Hippone* par M. E. Marec « présence tout à fait exceptionnelle, dit-il, de lampes portant une inscription sur leur pourtour :

lucernas colatas de oficina Donati, inscription déjà connue par une lampe de Cherchel (CIL, VIII, 10478).

Emite lucernas as colatas ico (?)

Asse ne lucernas venales.

« Ces lampes sont de type allongé (11 cm. sur 8 cm.), faites d'une argile grise, assez fine, à queue pleine et peu détachée. Le disque central est percé de deux trous. »

De Cherchel on connaît, outre l'inscription déjà citée :

Emite lucernas colatas ab asse (CIL., VIII, 22642, 1 et 5).

Ab asse lucernas venales (*ibid.*, 22642, 3).

Lucernas colatas de officina Asseni ou *asse ne* (*ibid.* 22642, 4).

« Of dubious interpretation », dit G. N. Olcott, Columbia University, dans *Thesaurus linguae latinae epigraphicae*, livraison 21 (1912), s.v. *As*.

D'interprétation difficile, est d'abord le terme *colatas*. Le mot, un terme technique de la langue de l'agriculture, signifie, à l'origine, drainer, assainir. Le *Thesaurus linguae latinae* (s.v. *colare*, col. 1670) qui cite les inscriptions de Cherchel indique : « *proprie secernere crassiorem materiam a tenui vel liquida...* Le mot *colare* se recueille passim sur les inscriptions de lampes : *lucerna colata id est munda, nitida, ex argilla purgata facta* ».

Je n'en crois rien. Une lampe de belle terre, parfaitement épurée et lissée ne pouvait se vendre un as. Dès le temps de Lucilius, l'as, qui était alors le quart du sesterce, ne permettait d'acheter que deux figues. « *Unius aestimar assis* », écrit Catulle, c'est-à-dire, mépriser complètement. L'as n'avait fait que baisser ; il ne valait plus que 1/16^{me} de l'once au II^e s. ; il n'était plus officiellement coté, semble-t-il, à partir de Septime Sévère. Il représenterait à peu près « un petit sou » (en français) dans le *Thesaurus* de G. N. Olcott (cf. ci-dessus). Or même en 1912, un petit sou ne représentait pas grand-chose. Une lampe, même très ordinaire valait certainement plus d'un sou. Du reste l'expression la plus courante *ab asse* ne peut, en latin même vulgaire, indiquer le prix d'une chose. C'est le sens de *colatas* qu'il faut préciser. D'un sens primitif drainer, la dérivation la plus naturelle me semble, non pas en terre bien épurée mais séparé, dégagé, diminué. *Lucernas colatas ab asse* de l'inscription de Tamusida, qui se reconnaît dans plusieurs des autres, doit signifier : diminué de un as, avec réduction de un as. C'est une réclame et qui doit avoir réussi puisque les premières fouilles d'un même camp en ont fourni trois exemplaires.

La réduction de un as ne peut porter que sur un objet dont le prix normal était de dix ou douze as. Tel aurait donc été le prix ? Le moindre prolétaire des rues de Bone ou de Cherchel était mieux renseigné sur ce point que l'ensemble des savants modernes. Si, au temps de Lucilius, deux figues coûtaient un as, il est peu probable qu'au III^e siècle on ait pu avoir pour dix as, vingt figues, c'est-à-dire environ un kilo. Pour estimer la valeur réelle d'une monnaie, dit très justement le *Manuel d'Archéologie romaine* de Cagnat et Chapot, « il faudrait connaître le prix des denrées de première nécessité qu'elle permettait d'acquérir ; or c'est là un problème économique des plus délicats pour lequel on ne peut encore arriver à une solution satisfaisante. » Beau problème économique dans lequel je préfère ne pas m'engager et m'en tenir aux lampes.